

**Discours de l'Académicien Eduardo Portella
à l'occasion de l'entrée de l'Académicien Celso Furtado
à L'Académie brésilienne des Lettres**

Celso Furtado : la Nation, le Monde

I

L'Académie brésilienne des Lettres accueille aujourd'hui un chapitre essentiel de la construction du Brésil contemporain. Elle reçoit Celso Furtado. Avec lui et en lui, elle accueille l'intellectuel authentique, ni messianique, ni prophétique, mais surtout le serviteur public, le citoyen engagé, mobilisé devant les vicissitudes et les exigences de notre modernité indomptée. Pas de notre modernisme jaune et vert, ouvertement caféier, impulsivement patriotique, enclin au bavardage et à la folâtrerie. Il manquait justement à ce modernisme, novateur sous bien des aspects, les indispensables doses de modernité pour le rendre plus lucidement universel, plus proche du monde urbain, plus divers culturellement. Il manquait un souffle plus puissant de modernité dans le modernisme brésilien. Il ne viendra que plus tard, et de façon progressive.

Il viendra porté par les poètes, les narrateurs, les artistes, par les trois exégèses emblématiques qui surgissent dans les années 30 et qui portent les signatures, elles-mêmes révélatrices, de Gilberto Freyre, Sérgio Buarque de Holanda et Caio Prado Júnior. Ce sont des interprétations du Brésil qui inaugurent, chacune à sa manière, un nouveau statut herméneutique.

Celso Furtado, d'une autre génération, arrivera par la suite. Son classique-moderne *Formation économique du Brésil* date de 1959. Il crée une perception autre à l'intérieur de laquelle l'économie se refuse à la comptabilité, où le social, ainsi que son médiateur irremplaçable, l'Etat, assument les premiers rôles sur la scène de l'Histoire.

La vie de Celso Furtado est marquée par le combat infatigable, la volonté jamais défaillante de qui veut associer la démocratie et la justice sociale dans la conduite du projet brésilien, sans jamais oublier la dimension latino-américaine et internationale. Ce sont là des instances éthiques et politiques qui le guident durant tout sa vie, lui porteur de l'ancestralité du

“Nordeste” et, si Carlos Drummond de Andrade m’y autorise, du “sentiment du monde”.

Il y a chez le “nordestino” une sorte de préhistoire, d’imaginaire collectif ancré au fond de la mémoire, qui finit par jouer une fonction hautement pédagogique. Les difficultés, la course aux obstacles, que constituent le Nordeste lui-même, sont également et péniblement des sources de savoir. “Naître au Nordeste” — dit Celso Furtado dans un texte auquel la qualité littéraire ne fait point défaut — «c’est méconnaître l’enfance. Là-bas, on naît déjà adulte». Et il ajoute, dans des phrases que je recueille arbitrairement : «l’existence avec la misère nous prive de l’enchantement de l’enfance. J’ai commencé à comprendre les mots en entendant parler de morts. De morts par maladie, par balles, par faim. Au Nordeste, nous sommes des adultes, parce que la conscience du monde est la conscience du péril, du danger et de la précarité. Il n’y a pas d’enfants dans le “Sertão”. Il y a des adultes précoces, des vieux précoces, des morts précoces». Je suis tenté ici de supposer que la réalité sociale précède ou inspire la théorie sociale. A l’inverse de ce qui semble se passer avec le savoir académique. Un des facteurs de crise de ce savoir réside dans le fait qu’il se complaît à présupposer et se laisse aller à une irrémédiable contemplation.

Il est facile d’identifier, dans ce Nordeste distant, un état permanent de guerre. Déjà, pour Celso Furtado la guerre était une vieille connaissance. Pourtant, sans que l’on tienne compte de ce qui pourrait être une redondance peu ou pas du tout originale, il fut enrôlé et intégra la Force Expéditionnaire Brésilienne. Il participa au front allié durant la Seconde Guerre mondiale. Ce sont des contingences vitales qu’il a l’habitude d’affronter avec intégrité. Mais en vérité son combat fut et continue toujours d’être celui de la paix. Nous pourrions même parler d’engagement volontaire dans l’escadron de la paix. Non pas la paix des rhétoriques bavardes et hypocrites. Encore moins la paix passive des propriétaires de “châteaux en Espagne”, mais la paix solide, fondée sur la réduction des inégalités, sur la multiplication des solidarités, sur les chances renforcées d’éducation.

La constellation qui englobe les devoirs formateurs, son ample connaissance du rôle de l’éducation montre qu’il est capable de distinguer les ressources humaines des ressources professionnelles. Le programme éducatif démocratique et républicain met en exergue le citoyen comme cible prioritaire. Eduquer consiste à former le citoyen. Le citoyen inclut le professionnel et le dépasse.

La compréhension du renforcement de l'éducation par la culture est devenue une exigence du développement même. Identifier aujourd'hui un déficit culturel dans un quelconque projet, dans telle ou telle action ou encore dans la réflexion pédagogique, signifie dégager la voie du développement humain, percevoir le danger que représente le modèle unique de développement, de plus en plus vide d'intersubjectivité, d'affectivité et de moralité enfin.

II

L'objet de réflexion de Celso Furtado, certainement l'objet-sujet, est le Brésil. Le Brésil contextualisé, régionalement et internationalement. La vigueur de son interprétation parvient à vaincre l'inappétence réflexive de l'économie. Et nous savons tous que seules les grandes constructions critiques peuvent déplacer les limites de leurs disciplines d'origines. Ainsi, avec Furtado l'économie laisse de côté sa toute puissance originelle, sa solitude arrogante, et devient une discipline opérationnelle. Jamais inutile, pas non plus totalement impérative, comme on l'imaginait à ses heures interminables de gloire. Furtado a compris tout de suite les carences des disciplines orthodoxes, incapables de rendre compte des phénomènes complexes ou des situations marquées par la perplexité. Le fait économique dans son isolement autosuffisant, sa paranoïa claustrophobe, ne l'a jamais attiré. Il préfère être — et ce choix devient immédiatement évident — le penseur stratège, localisé et historicisé, qui se refuse à tomber dans la fosse commune des technocrates indifférents à l'histoire, ces mêmes technocrates qui gesticulent et débattent sur le fond trompeur de notre contemporanéité.

Celso Furtado est le politique qui pense, ce qui, déjà, est en soi un évènement peu fréquent, ou pour le moins extravagant, et cherche le pouvoir pour ce qu'il peut contenir, et cela n'est pas si rare, d'utilité publique. A la capacité de penser et, dans les délais convenables, celle de repenser, s'ajoute sa perception transitive de la fonction publique. L'action collective n'est jamais une pratique "en soi". C'est un travail "pour l'autre". Ainsi l'a compris Furtado dans les fonctions académiques et exécutives les plus diverses qu'il a exercées au Brésil et à l'étranger, au gouvernement et en exil. Sa conseillère, pour cette entreprise menée à terme dans l'urgence, fut l'histoire, aidée de son regard politique le plus aiguisé. Et quand la lecture économique de l'histoire cède la place à la lecture historique de l'économie.

III

Bien que sa généalogie moderne soit facilement identifiable, Celso Furtado garde la distance réglementaire avec la version étroitement rationaliste ou érudite de l'intellectuel. Il finit même par ne plus croire au pouvoir transformateur de la toute-puissante action intellectuelle. "Nous sommes à une époque historique — dit-il dans la revue "Novos Estudos", du CEBRAP, en 1995 — du déclin total de l'influence des intellectuels et qui, je l'espère, est passagère". Sa propre conception de l'homme cesse d'être un concept plus ou moins intouchable pour devenir le projet politique socialement incarné. Abandonné l'aspect oisif des philosophismes de la conscience, descendants du rationalisme pur ou de l'idéalisme abstrait. C'est dans ce sens qu'évolue sa pensée stratégique, jamais résignée face aux régimes d'exclusion. L'exclusion, l'interception ou la non-inclusion, constituent des fléaux de la société sur lesquels il ne transige à aucun moment. Il reprend donc fréquemment cette idée partagée avec Raul Prebisch : "Le problème fondamental de l'Amérique latine n'est pas d'ordre économique mais politique".

En fonction de ce cadre, ou de cette hypothèse réflexive, on observe un changement du profil, autrefois instable, de l'intellectuel et de l'économiste. Ils ont beaucoup perdu de ce qui fut en d'autres temps le sens de la volonté publique.

La figure de l'intellectuel nous présente un électroencéphalogramme extrêmement arythmique. Elle oscille entre l'homme de lettres et le spécialiste prématurément retraité avec ou sans les honneurs ou les bénéfices de la retraite ; le chômeur de l'esprit, celui qui assiste, perplexe, au remplacement de sa virtuosité par la voracité de la culture virtuelle, et finalement celui qui s'est empressé de devenir une relique classée ou autoclassée. Cette image succincte se voit aggravée par l'éclosion vertigineuse du spécialiste, le porteur du savoir tout juste fonctionnel, entièrement voué au désir d'une rentabilité, douteuse ou erronée, parce qu'elle naît totalement à l'insu des solidarités sociales. Celso Furtado n'appartient à aucune de ces catégories, chaque fois plus étranges, bien que pour des raisons différentes. Il est avant tout un acteur social désacralisé, investi de devoirs intersubjectifs, interpersonnels, interculturels évidents.

Sur le plan plus spécifique de l'économie, Celso Furtado se distingue déjà en tant qu'économiste public. Et dans cet ultime tournant de la

modernité, les économistes se divisent entre publics et privés. Les premiers sont publics, non parce qu'ils excluent le domaine privé mais parce qu'ils se caractérisent par l'exercice incessant de la liberté. Les seconds sont privés non pas seulement parce qu'ils défendent des intérêts purement privés, mais parce qu'ils se montrent excessivement dépendants dans leurs carrières personnelles. L'économie fut une des premières sciences à être privatisée. La plus récente est l'informatique.

IV

Une fois parcourue la période apologique de l'idée de développement, peu ou prou indépendant, plus ou moins dépendant, il est déjà possible de flexibiliser, de nuancer, de diversifier ce qui fut un concept uniforme et, par conséquent, incapable de comprendre la chaîne de mutation qui l'entourait et le conditionnait. C'est ce qui arrive, à plusieurs reprises, avec l'oeuvre de Celso Furtado, dans *Développement et sous-développement*, *La dialectique du développement*, *Le mythe du développement économique*, ou dans des études plus récentes.

Le développement fut toujours pensé à partir de soi-même, comme projection inévitable et infaillible d'un noyau hégémonique. On pourrait sans doute dire aujourd'hui que, même dans les moments les mieux intentionnés, c'était une idée tirée des coffres de l'histoire des vainqueurs. Ici cependant, il se trouve un registre qui mériterait une attention spéciale. C'est Celso Furtado et ses collègues de la CEPAL qui en lancèrent le travail de remplacement, de désappropriation intellectuelle, historiquement défini. Dans un texte récent, préparé à la demande de la Banque Mondiale il disait : «Ma recherche partait de l'idée que le sous-développement, par sa spécificité, était hors de la portée explicative des théories de la croissance économique». Et il ajoutait : «Dans mon effort pour interroger l'histoire en tant qu'économiste, je fus vite persuadé que les concepts dont je me servais étaient le fruit de l'observation des structures sociales formées avec le capitalisme industriel. La compréhension des structures sociales fondées par l'expansion internationale du capitalisme imposait une appréciation critique de ce cadre conceptuel. Prebisch allait dans ce sens, en 1949, quand il dénonçait le "pseudo-universalisme de la science économique». Ainsi convaincu, Celso Furtado mène par la suite un effort remarquable de réduction critique, en évitant l'écueil du nominalisme futile. Je dis cela, car quand la notion de développement recourt à l'adjectif — soutenu, durable — c'est parce que sa substantivité est compromise. Les cicatrices du

développement sauvage continuent à saigner, indifférentes aux appels de l'éthique, des inégalités, des droits de l'homme, de l'environnement. Comment alors parler de "durabilité" ? Celso Furtado sait et nous enseigne qu'il est temps de gérer l'axiologie du développement, en l'appuyant sur la force unificatrice des valeurs "post-matérielles", sur la liaison morale de la rationalité, sur le respect de l'intersubjectivité.

V

Parmi les lignes fortes de la pensée de Furtado est sa perception aiguë de la trame qui mêle et confronte des Etats nationaux, plus ou moins sans défenses, aux grandes entreprises internationales. La valorisation du rôle politique et économique de l'Etat, dont ne sont jamais absentes certaines impulsions keynésiennes initiales, ne le laisse jamais accepter le diagnostic simpliste et habile de l'Etat terminal que le paléolibéralisme prétend consacrer. Il identifie notre complexité contemporaine. Il évite de contrecarrer des initiatives inespérées. Et jamais ne confond l'Etat avec ses perversions bureaucratiques et clientélistes. Ceci ne veut pas dire que la nation doive renoncer à la rationalité de l'Etat. Elle doit seulement corriger les signaux fréquemment inversés. C'est de la nation aujourd'hui internationalement constellée, que l'Etat peut recevoir sa légitimité. Cela explique la sensibilité de Celso Furtado à l'appel des secteurs non organisés de la société et à l'émergence des organisations peu prévisibles.

Celso Furtado reconnaît le caractère inévitable de l'internationalisation. Pourtant il continue à reconnaître la force d'intégration du marché interne, et il établit de profondes distinctions entre citoyens et consommateurs. Le dynamisme de l'espace public, dans la troisième modernité, équilibre la dichotomie sédentaire qui instaure une incompatibilité entre l'Etat et le marché. Mais il ne permet pas l'annulation du premier par le second. C'est plus ou moins dans ce sens que Furtado s'oppose à l'hédonisme auto-illusoire (Self-illusionary hedonism), ce moteur de la société post-moderne, représenté essentiellement par le consumérisme kamikaze de la classe moyenne. Il est vrai que les capitalistes retardataires, dans le capitalisme avancé, ce sont confondus de telle manière avec la classe moyenne, dans son irrésistible tentation touristique, qu'ils ont engendré une pathologie encore insuffisamment analysée.

A côté de son oeuvre résolument technique, Celso Furtado a écrit les *Contes d'un expéditionnaire*, dans lesquels la finesse littéraire se conjugue à

la complexe appréhension des relations interpersonnelles, parfois explicites, souvent implicites. Il a également écrit des livres de mémoires, comme *La fantaisie organisée*, *A fantasia desfeita*, *Os ares do mundo*.

J'ai tendance à imaginer que le peu de crédibilité des genres dits personnels a nui aux mémoires. Ce n'est pas le cas ici. Ici le genre personnel est traité avec un scrupule sévère et tout impersonnel. Furtado écrit avec le passé les mémoires du futur. D'où, probablement, le crédit de confiance qu'il accorde à l'utopie. Les chroniques, les autobiographies, les journaux, les mémoires sont des expressions, en général égocentriques, du délire individualiste. Mais elles peuvent être également le témoignage d'une époque, l'harmonisation réussie entre l'individu et l'histoire. Nous pouvons sans doute admettre que les mémoires sont dans l'ensemble, de trois types : la mémoire reconstructive, qui rétablit et valorise, la mémoire dissociative, bien connue de la psychanalyse française, qui éloigne et fragmente ; et la mémoire reproductive qui ne fait que copier, de manière photographique, les propres limites de la photographie. La mémoire de Celso Furtado, ni dissociative ni reproductive, est avant tout reconstructive. Elle rappelle afin de poursuivre.

Ortega y Gasset s'excuse d'éviter la mémoire, affirmant qu'il n'avait pas le temps de revenir vers le passé. Il existe toujours ce danger. Mais Furtado est parvenu à écrire une mémoire tournée vers l'avant, jamais dépendante de la pure individualité autocentrée et, par la même, sédentaire. Il n'appartient pas à la catégorie de ceux qui naissent seulement pour se souvenir. Il ne fait pas partie des mémorialistes à plein temps. Il est de ceux qui viennent au monde pour donner une forme sociale à l'espoir.

VI

Tout indique que ce travail de reconstruction, historique et sociale, correspond à une intention de réinvention de la démocratie, dans ce long périple qui s'étend de la démocratisation de la terre au droit à l'image, et en fonction duquel la nation des citoyens se mondialise, sans préjudice des traits identitaires irréductibles. Comme si, du fin fond de la Paraíba, un "sertanejo", répondant à une question manichéiste, disait : Entre la nation et le monde, je choisis les deux.